

Un Puissant Défenseur

La Rome catholique des années 90 n'est plus le siège, sobre et immuable, du gouvernement de l'Eglise qu'elle avait été, jusqu'il y a peu, durant toutes ces années austères de la Contre-Réforme. Au cours du pontificat de l'actuel Pape, elle a été envahie par des vagues déferlantes de groupes et mouvements de toute sorte et de toute taille, dont un grand nombre frise la démence. Certains ont été attirés par la reconnaissance et le parrainage ecclésiastiques influents que seule Rome est en mesure d'offrir. L'actuelle autorité suprême du Vatican les en a déjà largement gratifiés. D'autres se sont déplacés pour étudier, enseigner ou travailler dans les collèges, les universités, les maisons-mères ou les congrégations vaticanes. De nos jours, il est de rigueur de s'aligner sur un mouvement dans les cercles ecclésiastiques de Rome.

On a l'embarras du choix : depuis l'organisation conservatrice en plein essor, les Légionnaires du Christ, un ordre fort de 2.500 prêtres fondé à Mexico, dont on peut aisément reconnaître les membres quand ils traversent une ville, toujours à deux, avec la raie dans les cheveux du même côté, jusqu'à l'exotisme délirant des services d'exorcisme et de guérison de l'archevêque africain Milengro. Non seulement ces nouveaux venus sont en train de prendre la place des organisations traditionnelles telles que les ordres religieux, mais ils vont jusqu'à occuper leurs propres locaux désertés par leurs troupes de moins en moins nombreuses. De nos jours, les vénérables basiliques de Rome résonnent plus souvent du brouhaha d'une congrégation qui parle différentes langues que du cliquetis des rosaires ; ou bien du raclement des guitares qui rythment la danse des prêtres autour de l'autel que du bruissement froufrouant des soutanes.

La Cité éternelle n'avait plus connu d'invasion spirituelle aussi

hétéroclite depuis l'arrivée des religions à mystère de Grèce et d'Asie, il y a 2.000 ans. Les nouveaux mouvements ecclésiaux sont les nouveaux venus les plus importants et les plus puissants, sans toutefois être des plus bizarres.

L'évêque Paul-Josef Cordes commence son livre étrange *Charismes et Nouvelle Évangélisation* par un chapitre intitulé "Quittez votre pays". Bien que, dans sa préface, Mgr Cordes nous assure que son livre traite de la nouvelle évangélisation et du « charisme [dont Notre Seigneur, chef de l'Église, a gratifié] les hommes et femmes qui proclament haut et fort la Bonne Nouvelle et rendent manifeste sa force dans le monde », le livre traite uniquement des difficultés rencontrées par les grands ordres religieux du passé tels que les Franciscains et les Jésuites. Pour décrypter le message codé, le lecteur devrait avoir une connaissance assez détaillée des problèmes rencontrés de nos jours par les nouveaux mouvements.

Dans le chapitre "Quittez votre pays", il relève un point commun entre tous les grands fondateurs : ils ont tous quitté leur lieu d'origine au moment où ils ont entamé leur mission. Il existe effectivement un parallélisme des mouvements tels que Focolare, le Chemin néo-catéchuménal et, précédemment, l'Opus Dei : tous ont en effet déménagé leur siège peu après leur fondation. Par contre, l'auteur ne dit pas que, contrairement à leurs prédécesseurs, les nouveaux fondateurs se sont tous déplacés pour s'installer à Rome ; tous ont senti que Rome était le seul endroit où ils pourraient trouver la plate-forme de lancement nécessaire à la diffusion mondiale qu'ils ambitionnaient.

Lorsque le Pape Jean Paul II monta sur le trône papal en 1978, l'horizon était assombri par une foule de problèmes : le rejet quasi universel par les laïcs du contrôle des naissances imposé dans l'encyclique de Paul VI, *Humanae vitae*, ouvrait la porte au relativisme moral et à la levée des autres tabous comme l'homosexualité, la masturbation et les relations sexuelles pré-maritales ; les interrogations des théologiens qui, dans le sillage du Concile Vatican II, savaient les certitudes traditionnelles ; le succès des sectes protestantes en Amérique du Sud qui y débauchaient des convertis dans la population catholique, la plus importante en nombre au monde ; la sécularisation croissante des pays catholiques européens marquée par le déclin de l'influence politique de l'Église et par l'abandon, à très grande échelle, de la pratique religieuse ; et, dernier point mais non le moindre, la diminution spectaculaire du nombre des prêtres et des religieux qui, depuis ses débuts immédiatement après le concile, ressemblait de plus en plus à une déferlante qu'on ne parvenait pas à endiguer. On avait reproché son indécision au prédécesseur de Jean Paul II, le Pape Paul VI, parce qu'il n'avait pas cherché à trouver des solutions à court terme à ces pro-

blèmes. Avec son intelligence pénétrante et sa profonde compréhension de la mentalité d'Europe de l'Ouest, le Pape Paul VI avait compris qu'un bon nombre de ces problèmes étaient des symptômes de changements plus profonds dans l'Eglise et dans la société. Traiter les symptômes ne constituait pas une solution. Les catholiques engagés devaient trouver une façon d'apporter leur contribution spécifique à la société, mais dans le cadre d'un contexte pluraliste.

Nombre de ceux qui avaient pensé que le premier pape non-italien de ce siècle précipiterait les changements entendirent presque immédiatement retentir des sirènes d'alarme. Abandonnant l'attitude pleine de compassion du Pape Paul VI face aux problèmes d'ordre, Jean Paul II adopta une ligne ferme – et dure. Alors que Paul VI avait ratifié la réduction à l'état laïc de 30.000 prêtres au cours des treize années de son pontificat, leur permettant de se marier dans l'Eglise, Jean Paul II mit radicalement un terme à cette pratique de dispenses, les qualifiant de « solutions administratives ». Désormais, les prêtres doivent se marier en-dehors de l'Eglise et *ensuite* introduire une requête de réduction à l'état laïc. Sûr de lui, le nouveau Pontife traita de façon tout aussi tranchée les ordres religieux et les théologiens indisciplinés. Il nomma – une première dans l'histoire – son propre délégué comme supérieur intérimaire des Jésuites. L'inquisition reprenait du poil de la bête, contraignant des théologiens éminents à l'obéissance ou au silence. Dans les années qui suivirent, il n'hésita pas à faire pression sur des évêques, voire des conférences nationales d'évêques.

Mais pour un homme à l'énergie et à la poigne de Jean Paul II, des sanctions ne suffisaient pas. Initiant une nouvelle ère marquée par un pouvoir pontifical fort, il lança son plan d'action pour l'Eglise et le monde. Dans l'arène politique internationale, il pouvait tirer parti du prestige accumulé par ses prédécesseurs. En juin 1979, à l'occasion de sa visite en Pologne, la première depuis son élection, il mit en branle des événements qui culmineront avec la chute du communisme dix ans plus tard. Mais alors que sa "politique étrangère" eut presque immédiatement un succès spectaculaire, la situation était plus complexe à l'intérieur de l'Eglise.

Dans sa première encyclique, *Redemptor hominis* (*Rédempteur de l'Homme*), il exposait son programme pour l'Eglise, un programme spectaculaire et une vision apocalyptique. Il ne s'agissait rien moins que d'une campagne d'évangélisation visant à réaliser l'unité dans le monde pour l'an 2000. Dès le milieu des années 80, il donnait un nom à sa croisade : la "Nouvelle Evangélisation". Mais, au fur et à mesure qu'il précisait son idée dans ses discours et ses encycliques, sa vision dualiste opposant l'Eglise au monde apparaissait au grand jour. La société occidentale était définie – ou plutôt caricaturée – comme la

"civilisation (ou culture) de la mort", car elle encourageait le divorce, le contrôle des naissances, l'homosexualité, l'avortement et l'euthanasie, pratiques à ses yeux toutes aussi déplorables les unes que les autres. Les valeurs sociales de la société occidentale d'après-guerre, gagnées au prix de tant d'efforts, comme la tolérance, le respect des minorités, l'égalité des femmes, la liberté d'expression et de la presse, le sens d'une certaine responsabilité sociale ainsi que la diffusion de l'esprit démocratique, toutes ces valeurs comptaient bien peu pour lui, qui avait vécu sous le régime totalitaire en vigueur en Pologne. Condamnant la société occidentale en bloc, il opposait à cette image négative la "civilisation (ou culture) de l'amour", dans laquelle les valeurs chrétiennes prévalaient tant dans la vie privée que dans la sphère publique.

Alors que la décennie avançait et que Jean Paul II proclamait une Europe unie « de l'Atlantique à l'Oural », la "civilisation de l'amour" se confondait de plus en plus avec une nouvelle chrétienté qui n'était à son tour que la restauration d'un modèle occidental hérité du Moyen-Age.

Il ne pouvait atteindre seul cet objectif. Où pouvait-il trouver, dans l'Eglise contemporaine, une masse de gens, suffisamment nombreuse et zélée, qui de plus partageait sa vision en noir et blanc de la société d'Europe de l'Ouest ? Les précédents papes avaient toujours eu recours aux ordres religieux pour mettre leurs plans à exécution ; mais, outre le fait que les ordres religieux n'étaient pas aussi accommodants qu'il l'aurait souhaité, Jean Paul II constata que les domaines qui, pour lui, étaient les plus intéressants tels que la politique et les médias, excédaient leurs compétences.

Heureusement, les forces nécessaires à la réalisation de la vision du Souverain Pontife étaient là, à portée de main et toutes disposées à prendre du service : c'étaient les nouveaux mouvements.

L'alliance était fort prometteuse pour les deux parties. Les mouvements semblaient exaucer les vœux du Pape : ils étaient des pépinières intarissables de vocations sacerdotales, réservées à la gent masculine et respectueuses du célibat ; ils coulaient les formes traditionnelles de la vie religieuse dans des moules modernes ; sur le plan moral, ils étaient de fervents défenseurs de la doctrine traditionnelle de l'Eglise concernant la sexualité et la contraception, doctrine qu'ils s'apprêtaient à défendre tant dans l'arène politique que sur le plan individuel ; leur activité missionnaire, zélée et agressive, battait en brèche celle des sectes protestantes, et ils luttaient efficacement contre la sécularisation d'une Europe de plus en plus urbanisée ; ils étaient prêts à défendre les positions théologiques adoptées par le Pape ; de plus, bien que nominativement laïcs, ils avaient une influence bénéfique non seulement

sur les prêtres et les religieux, mais aussi sur les évêques, dont beaucoup étaient affiliés à l'un ou l'autre des grands nouveaux mouvements.

Mais peut-être que le contraste le plus criant avec les autres factions de l'Église résidait dans la totale obéissance qu'ils professaient envers le successeur de Pierre : ils étaient préparés à accomplir sa volonté à la lettre et avaient les ressources pour le faire. Enfin, il était avantageux que leur centre se trouve à Rome et qu'ils disposent d'une structure de commandement disciplinée et efficace dirigée par des leaders charismatiques à qui on devait une obéissance inconditionnelle.

Comment ne pas être subjugué par l'enthousiasme sans bornes, la mobilité, l'adhésion de la base, la diffusion mondiale et, par dessus tout, la volonté d'accomplir les projets les plus grandioses qu'un Pape eût pu concevoir ?

En tant qu'évêque de Cracovie, Karol Wojtyła avait rencontré et encouragé *Communion et Libération*, *Focolare* et le *Chemin néo-catéchuménal* qui, tous, étaient solidement établis dans la Pologne catholique bien avant la chute du communisme. Il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre qu'ils lui offraient une série d'atouts qui lui facilitaient sa nouvelle tâche. Les mouvements, eux, avaient aussi leurs plans. Ils avaient l'occasion de tirer parti plus que le Pape lui-même de cette relation spécifique, et ils ne se privèrent pas de le faire.

Grâce à son Centre d'Études en Europe de l'Est, CL et le cardinal Wojtyła se connaissaient déjà bien au moment de l'élection de celui-ci comme successeur de Pierre. Un membre de CL, Francesco Ricci, directeur du Centre d'Études, avait préparé la description du profil du nouveau Pape pour le journal télévisé que la principale chaîne italienne diffusa au soir de l'élection.

Dans les trois mois qui suivirent, le Pape reçut le fondateur de CL, Don Giussani, en audience privée. Don Giussani fit le résumé de cette entrevue dans le magazine interne du mouvement, *Litterae communionis*, enjoignant à ses adeptes de se rallier à Jean Paul II : « Mes amis [...] mettons-nous au service de cet homme, mettons nos existences au service du Christ par l'intermédiaire de ce grand homme ».

Don Giussani, traditionaliste pur et dur au parler cru, avait immédiatement perçu les liens profonds qui unissaient le langage et les idées du Pape et ceux de son mouvement : « [...] c'était la rencontre dans laquelle le message qui donna vie au mouvement fut proposé de nouveau et s'incarna dans le témoignage vibrant du chef de l'Église lui-même ».

La rencontre des deux esprits repose sur la conviction, partagée par le Pape et le mouvement, que le Christ est l'unique réponse à tous les

problèmes. Ils rejetaient l'appel lancé par le Concile Vatican II aux catholiques pour qu'ils acceptent de travailler avec tous les hommes de bonne volonté à une société plus juste : « [...] nous appelons humblement et ardemment tout homme à travailler avec nous à la construction d'une cité plus juste et plus fraternelle ici-bas »¹. Toujours prêt à employer de nouveaux termes pour rendre les questions complexes et confuses, CL inventa le mot "*présentialisme*" (*presenzialismo*) pour désigner leur approche. Il affirmait que, plutôt que de travailler avec les autres, les Chrétiens – c'est-à-dire le mouvement — devaient proposer une réponse chrétienne claire pour chaque problème et fournir une alternative visible. Cette conviction l'amena à fonder ses propres écoles, centres culturels, magazines, affaires – même son propre parti politique, le Mouvement Populaire.

Bien qu'Action Catholique et la Conférence des évêques italiens aient rejeté le "bricolage" de CL, le mouvement reçut immédiatement le soutien du Pape nouvellement élu qui déclara en 1980 aux membres de CL : « Votre façon de traiter les problèmes humains est similaire à la mienne. En fait, elles sont identiques ». Dans son allocution adressée en mars 1979 à 10.000 étudiants d'université membres de CL, il décrit cette similitude : « La libération que le monde désire – avez-vous pensé – c'est le Christ. Le Christ vit dans l'Eglise ; la véritable libération de l'homme se produit donc par l'expérience de la communion ecclésiale ; l'ordonnement de cette communion est donc la contribution essentielle que les Chrétiens peuvent apporter à la libération de tous ».

Cette conception introspective n'a rien à voir avec la vision du concile désireux de "construire une cité plus juste et fraternelle dans ce monde". Elle prône le retour vers une vision plus ancienne et triomphaliste de la chrétienté en tant que royaume visible. Elle dénote une profonde incompréhension de notre société pluraliste actuelle. Comme les autres mouvements, CL a toujours considéré que le mouvement lui-même constituait son principal message : Don Giussani se dit convaincu que « la conscience de ce que notre unité est l'instrument de la renaissance du monde et de sa libération ». Il n'est pas étonnant que les paroles adressées par le Pape aux dizaines de milliers de membres CL rassemblés à Rimini, le 29 août 1982, à l'occasion de leur Rencontre annuelle pour l'Amitié entre les Peuples, ont été interprétées comme une confirmation définitive de ce point de vue : « La civilisation de l'amour !... construisez inlassablement cette civilisation. C'est la tâche dont je vous charge aujourd'hui, travaillez à cela, priez pour cela, souffrez pour cela ».

1) Message à l'Humanité lors de l'ouverture du Concile Vatican II, Les Documents du Vatican II, éditions Abbott, Geoffrey Chapman, 1972.

Il est révélateur qu'il ajouta que c'est « la foi vécue comme une certitude et une *revendication de la présence du Christ* dans toute situation et circonstance de l'existence qui rend possible pour l'homme la création de nouvelles formes de vie », faisant de la sorte allusion au concept du "présentialisme" de CL.

CL répondit à l'encouragement de Jean Paul II par une loyauté à toute épreuve. Les médias italiens furent prompts à s'apercevoir de la relation spécifique qui liait le nouveau Pape et le plus tapageur des mouvements catholiques italiens. On a dit de CL qu'il était un mouvement "jean-pauliste" et ses membres furent surnommés les "laquais de Wojtyla". Le style corrosif des attaques et des dénonciations du mouvement lui avait valu de nombreux ennemis, particulièrement parmi les évêques italiens. Après deux décennies d'assauts, il récolta rapidement les fruits de son nouvel allié puissant. La reconnaissance par le Saint-Siège des Fraternités comme associations de droit pontifical fut le premier gain retiré de l'alliance. Elle se fit sur l'intervention directe du Pape, comme le confirme le décret officiel. Les cinquante lettres de soutien émanant de cardinaux et d'évêques italiens ou étrangers, jointes à la requête de CL, ne suffirent pas à faire le contrepoids face aux pressions en sens inverse du président de la Conférence des évêques italiens d'alors, le cardinal Ballestrero ; il fallait l'autorité du Pape en personne.

Pour CL, le plus grand triomphe, et le point culminant de son alliance avec le Pape, se situe lors de la Seconde Convention de l'Eglise italienne, qui eut lieu à Lorette en avril 1985. C'était le résultat d'un long conflit entre CL et Action Catholique, le mouvement catholique italien officiel soutenu par la Conférence des évêques italiens.

Il *Sabato*, le magazine hebdomadaire de CL, aux tirages sur papier glacé et qui traite des affaires courantes, fut fondé au début de 1978 par un groupe de journalistes influents de CL, dont certains avaient travaillé au quotidien catholique *Avvenire*. Initialement créé pour promouvoir l'optique de CL et défendre une présence catholique visible dans la politique et la société italiennes, le magazine déclara, après l'élection de Jean Paul II en septembre 1978, qu'il se ralliait entièrement au magistère et au programme du nouveau Pontife. Aussi se lança-t-il avec entrain dans la bataille pro-life qui précéda le référendum italien de 1981 sur l'avortement.

Lorsque les résultats montrèrent que seul un tiers de l'électorat adhérait à l'optique de l'Eglise sur ce sujet, Action Catholique prit le parti de "renoncer", acceptant que, désormais, l'Eglise ne serait plus en mesure d'imposer ses vues au peuple italien et qu'elle serait contrainte de composer avec le pluralisme. De son côté, *Il Sabato* livra de nou-

veau une bataille contre l'avortement avec le slogan "Recommençons à partir de 32", faisant allusion au pourcentage des votes pro-life obtenus lors du référendum. Le Pape se prononça fermement contre l'idée de pluralisme et, peu avant une rencontre de la Conférence des évêques italiens à Assise, en 1982, il insista sur le fait que l'Eglise devait rester une « force sociale ». *Il Sabato* devint alors la voix qui seule soutenait la position du Pape et provoqua une division dans l'épiscopat italien.

En 1983, *Litterae communionis* publia une brochure intitulée *L'Eglise italienne et ses choix*. On y attaquait le concept de "choix religieux" agréé par Action Catholique et la Conférence des évêques italiens dans son projet pastoral portant sur dix ans, *Communion et Communauté*, élaboré peu de temps auparavant. Le "choix religieux" préconisait une séparation entre la foi et les affaires temporelles qui exigeait que, individuellement ou en groupe, les chrétiens apportent leur contribution à la société en travaillant de concert avec d'autres personnes ou groupes, un processus appelé *médiation*. CL y opposa le « choix d'un engagement tous azimuts qui s'étendait aussi aux domaines social et culturel » ; d'après CL, il s'agissait de l'optique défendue par le Pape.

CL avait raison d'affirmer que son concept de "présence", c'est-à-dire la mise en place de projets catholiques visibles dans tous les domaines de l'activité humaine – politique, éducation, culture, santé — ou, en d'autres termes, le retour au ghetto catholique de la période pré-conciliaire, était diamétralement opposé à celui adopté par l'Eglise italienne. Il n'avait aucun scrupule à provoquer une scission retentissante dans l'Eglise italienne sur cette question.

Dans sa brochure *L'Eglise italienne et ses choix*, CL avait suggéré que l'interprétation du Concile faite par l'Eglise italienne requérait un réexamen complet du message conciliaire. Quelle ne fut pas sa jubilation lorsque le Pape convoqua les évêques, en 1985, pour un synode extraordinaire, justement sur ce sujet ! CL était à l'apogée de son succès.

En avril de cette même année, la Seconde Convention de l'Eglise italienne eut lieu à Lorette sur le thème "Réconciliation chrétienne et communauté humaine". Le Pape eut le dernier mot concernant le "choix religieux" et pesa de tout son poids dans le sens de CL. Durant une heure et demie, les 2.000 délégués écoutèrent le Pape qui disait « qu'ils ne devaient pas se résigner à la déchristianisation du pays » ; au contraire, que les mouvements catholiques devaient apporter un témoignage clair, « un nouvel effort conjoint des catholiques dans les domaines social et politique depuis la mise au point d'activités originales dans les secteurs de l'éducation, de la santé [*assistenza*] et de la solidarité sociale jusqu'à l'unité d'action au moment des choix poli-

tiques importants qui décident du destin du pays [en d'autres termes, les élections] »².

Le Pape en profita aussi pour indiquer le rôle-clé qu'il réservait aux mouvements dans la réalisation de son programme, les décrivant comme « des courroies de transmission privilégiées pour la formation et la promotion d'un laïcat actif, conscient de son rôle dans l'Église et dans le monde ».

L'attitude de CL se trouvait justifiée et, dans les années qui suivirent, le mouvement eut le dessus sur ses plus farouches ennemis puisque le président et le secrétaire de la Conférence des évêques italiens, de même que le président laïc d'Action Catholique et son principal adjoint, un prêtre, furent tous remplacés.

Entre-temps, au cours d'un discours prononcé devant les prêtres CL le 12 septembre 1985 dans sa résidence d'été de Castel Gandolfo, le Pape confirma le message de Lorette : « Participez avec dévouement à ce travail visant à surmonter la division entre l'Évangile et la Culture [...] Prenez conscience de l'importance et de l'urgence d'une nouvelle évangélisation de votre pays ! Soyez les premiers témoins de cet élan missionnaire dont j'ai chargé votre mouvement ! ».

Depuis le commencement de son pontificat, une empathie similaire naquit entre Jean Paul II et Focolare. C'était le mieux établi des nouveaux mouvements et le plus répandu sur le plan international –avantage qu'il a conservé jusqu'aujourd'hui. Focolare avait la conception traditionnelle de la papauté, à laquelle Chiara Lubich faisait souvent allusion en citant le mot de Catherine de Sienne à propos du « doux Jésus sur Terre ». Chacun des rassemblements au centre Mariapolis de Rocca di Papa comprenait une audience générale du groupe au Vatican. A la fin des années 60, un des chants des "Gen" intitulé "Un Chef", adressé au Pontife contenait ces vers : « Le monde veut un chef, /Un homme qui nous conduira loin, /Un idéal qui n'est pas vain, /Qui éradiquera la haine, la faim et la guerre, /En vous, nous avons trouvé un chef, Vicaire du Seigneur, Père de l'Humanité ».

Chiara Lubich avait été reçue quelques fois en audience privée par Paul VI, qu'elle avait déjà connu dans les années 50, à l'époque où il était le Secrétaire d'Etat du Vatican. Il lui avait affirmé qu'il lui accorderait une audience privée dès qu'elle en ressentirait le besoin, qu'il lui suffisait d'en faire la demande pour qu'il la lui accorde sur-le-champ.

Avec Jean Paul II, les rapports furent différents. Il voyait en Focolare l'incarnation de sa vision particulière du Concile. Traditionaliste sur les plans de la morale et de la théologie, le mouve-

2) Vitali et Pisoni, *Comunione e Liberazione*, p. 133

ment utilisait la technologie et les méthodes modernes pour se lancer dans une activité missionnaire intense. Les membres étaient pour l'essentiel des laïcs, mais il y avait aussi des vocations sacerdotales classiques ainsi que des formes, anciennes et modernes, de vie religieuse ; le tout était coiffé d'une structure hiérarchique très marquée ; discipline, obéissance et contrôle n'y étaient pas de vains mots.

Dès le début de son pontificat, le nouveau Pape qui aimait les foules avait répondu aux invitations de Focolare, en assistant aux rassemblements des "mouvements de masse" dont les participants se comptaient par milliers : en 1980, à la fête des "Gen", la section des jeunes de Focolare, qui avait eu lieu au stade Flaminio de Rome et avait été suivie d'une messe sur la place Saint-Pierre ; en 1981, au rassemblement du mouvement des Nouvelles Familles à PalaEUR, dans la périphérie de la Ville éternelle ; l'année suivante, au congrès pour les prêtres séculiers et religieux du mouvement, pendant lequel le Pape célébra pour 7.000 participants une messe dans la salle d'audiences Paul VI du Vatican – un événement qualifié d'"historique" par *l'Osservatore Romano*.

En décembre 1982, ayant été témoin de l'extraordinaire pouvoir d'attraction du mouvement, le Pape accorda à Focolare, pour son utilisation exclusive, la grande salle d'audience de sa résidence pontificale d'été à Castel Gandolfo, ce qui fut peut-être le signe d'approbation papal le plus spectaculaire qu'il donna à un mouvement. Après de longs travaux d'aménagement, la salle fonctionne depuis le milieu des années 80 comme un Centre Mariapolis où se déroulent les principales réunions internationales du mouvement en présence du Pape, qui habite à côté lorsqu'il y est en résidence.

Tout comme CL, Focolare fut prompt à tirer profit des attentions du Pape. Même si, à l'avènement de Jean Paul II, le mouvement parlait déjà depuis deux décennies du charisme de l'unité – bien avant qu'un autre fondateur ait revendiqué un charisme particulier pour son mouvement – l'affirmation spontanée de ce concept par le Pape fut accueillie avec empressement : « Vous avez un charisme d'un genre nouveau, un charisme pour notre époque ; un charisme très simple et attirant. Parce que la Charité est la chose la plus simple et la plus attrayante de notre religion ».

Reconnu par Rome et établi dans le monde entier, Focolare n'éprouvait pas le besoin d'élaborer une théorie générale des mouvements et de leur charisme ; il reçut les louanges du Pape comme une confirmation de ce qu'il savait déjà être vrai.

Les descriptions des rencontres de Focolare avec le Pape qui circulent au sein du mouvement ont tendance à mettre l'accent sur les

aspects qui vantent le statut du mouvement, non l'accueil enthousiaste d'un autre message que le Pape aurait souhaité faire passer. Focolare fait grand cas des "confirmations" – c'est-à-dire des paroles des autorités disant qu'ils sont aussi géniaux qu'ils croient être. Un compte rendu de la visite du Pontife faite en Allemagne en 1987 mentionne, afin de mettre en exergue le statut du mouvement, que : « il y avait 700 places à notre disposition à Munster, 200 à Munich pour la béatification du Père Meyer ». Dans ce compte rendu, il faut lire entre les lignes que, d'une certaine façon, c'est Focolare qui a animé l'entièreté des débats :

Les *capizona* ont aussi participé à certains rassemblements importants, de même que nos évêques Hemmerle et Stimfle et que notre prêtre Wilfred Hagemann. Ce fut avec une grande joie que nous avons remarqué que, lors de la réunion œcuménique à Augsbourg, les personnalités qui ont célébré la liturgie aux côtés du Saint-Père étaient proches du mouvement et entretiennent des rapports personnels et approfondis avec Chiara, par exemple les évêques évangéliques Hanselmann et Kruse. De plus, l'homélie du Pape a commencé par la citation de l'évangile de Matthieu 18 : 20, qui est aussi le fondement de l'activité œcuménique du mouvement.

On suggère un rapport unique entre le Pape et les membres du mouvement :

[...] une vague d'écharpes blanches, signe habituel de la présence du mouvement, a accompagné le Pape en tous lieux. Les meilleurs souhaits, les signes de reconnaissance et les moments de contact personnels soulignent une fois de plus l'affection particulière que le Pape éprouve à notre égard.

Chaque rencontre est perçue comme une occasion de promouvoir le mouvement auprès de Jean Paul II. La même offrande l'attend invariablement à chacune de ses destinations : un panier de fleurs contenant une carte sur laquelle figurent les centres du mouvement.

Ces dernières années, le mouvement s'est emparé d'un des thèmes des enseignements de Jean-Paul II, parce qu'il y voit un moyen détourné, utilisé par le Pape, d'exprimer le lien unique qui l'unit au mouvement. Dans *L'Aventure de l'Unité*, Chiara Lubich, soulignant l'aspect de la doctrine de Jean-Paul II qui l'a « le plus impressionnée et inspirée », cite une partie du discours qu'il prononça devant la curie romaine en décembre 1987 : « l'aspect marial de l'Eglise précède chronologiquement son aspect pétrinien, bien qu'ils soient strictement unis et complémentaires ».

Chiara dit combien ses mots la remplirent d'enthousiasme. Le mouvement s'est toujours décrit comme la manifestation de la présence de Marie dans l'Eglise ; il s'est également attribué l'expression sujette à caution de « corps mystique de Marie », exactement comme l'apôtre Paul avait décrit l'ensemble de l'Eglise comme « le corps du Christ ». Chiara Lubich fait remarquer que Jean Paul II « ne considère pas le profil marial de l'Eglise uniquement sous l'angle de la réalité spirituelle ou mystique, mais aussi comme une réalité historique, et il en est témoin dans la pratique. Il sait, par exemple, que notre mouvement a été décrit comme l'Œuvre de Marie, et il n'hésite jamais à en souligner la présence mariale dans l'Eglise ».

En 1986, à Castel Gandolfo, Jean Paul II fit référence à la maison de Nazareth comme le premier Mariapolis, devant une audience de 700 *focolarini* :

[...] dans cette maison, le principal mystère est certainement le Christ, mais il nous a été transmis à travers elle, la femme : cette femme dont parlent la Genèse et l'Apocalypse, la femme qui devint un personnage historique en la Vierge Marie. Et je pense que la nature profonde de ce que vous appelez les Mariapolis recouvre ces caractéristiques : rendre tangible la présence de Marie, mettre sa présence en relief comme Dieu le fit lui-même au cours de la nuit de Bethléem et ensuite pendant trente ans à Nazareth.

Un *focolarino* qui était présent me raconta que lui et les autres membres du mouvement avaient eu clairement l'impression que le Pontife établissait un parallèle entre Chiara et Marie.

Peut-on se contenter de mettre cela sur le compte de l'hystérie collective qui se serait emparée de Focolare ? Doit-on comprendre, dans les mots du Pape, qu'il s'agit d'une description de la place privilégiée du mouvement au sein de l'Eglise ? Bien sûr, la dévotion du Pape pour la Vierge Marie est bien connue, tout comme son penchant pour le mysticisme. Il ne faut pas non plus négliger un autre facteur : la dimension féminine de Focolare. Elle correspond bien à l'image romantique que le Pape a des femmes ; elles sont, pour lui, « le cœur de l'humanité », mais ne partagent ni prêtrise ni pouvoir avec la hiérarchie. Lors de l'Angélus du dimanche 6 mars 1994 sur la place Saint-Pierre, il décrivit, devant une foule de 5.000 membres du mouvement des Nouvelles Familles, les communautés de Focolare comme des familles inventées par « le génie féminin de Chiara ».

Au-delà des doutes, il y a un fait : la théorie marialo-pétrinienne est devenue la pierre de touche de Focolare dans ses relations avec le

Souverain Pontife. Lorsque Chiara Lubich fut invitée, parmi « soixante-dix personnalités ecclésiastiques et culturelles distinguées du monde entier », à apporter sa contribution à un chapitre de *Jean-Paul II, Pèlerin du Monde*, un livre commémoratif publié en 1988 pour marquer le dixième anniversaire de son pontificat, elle choisit d'écrire sur « La dimension pétrinienne et la dimension mariale ».

Le fait que le Chemin NC est actuellement le mouvement le plus proche du Pape Jean Paul II pourrait bien indiquer un changement d'état d'esprit : laissant derrière lui l'élan combatif et optimiste des premiers jours de son pontificat, symbolisé par l'agressivité de CL et la ferveur des *focolarini*, il opte pour une vision plus sombre, plus dualiste du monde.

Nous avons vu comment Kiko Argüello et Carmen Hernandez avaient, en 1968, déménagé de Madrid à Rome pour des raisons stratégiques, quatre ans seulement après les premiers pas du Chemin en Espagne. La doctrine du Chemin NC telle que nous la connaissons aujourd'hui ne prit cette forme qu'après leur arrivée à Rome ; de plus, bien que certaines communautés espagnoles aient été fondées avant celles d'Italie, il était important pour le mouvement que ce soient les communautés romaines qui terminent les premières le catéchuménat — après vingt ans — en prononçant les vœux baptismaux.

Lorsque Jean Paul II accéda au trône pontifical en 1978, il annonça que, en tant qu'évêque de Rome, il s'engageait à rendre visite en personne aux paroisses de son propre diocèse, notoirement déchristianisé. C'était une aubaine pour le Chemin NC qui, de ce fait, voyait pleinement justifié son départ de Madrid pour la Ville éternelle.

Vers 1980, Rome était devenue la vitrine du Chemin NC, avec ses nombreuses paroisses qui vantaient les mérites de plusieurs communautés NC — certaines, vieilles de douze ans. Préparé au pire, le Pape fut très étonné de trouver, paroisse après paroisse, ces communautés, différentes et enthousiastes, dont les chants, la liturgie et l'ornementation se reconnaissaient au premier coup d'œil. Dans chaque paroisse, le Pape rencontrait séparément les communautés NC ; il était convaincu que c'étaient elles qui animaient chaque paroisse. Grâce à l'implantation du Chemin NC à Rome, le Pape le découvrit davantage que les autres mouvements et il en vint à bien connaître ses chants et sa liturgie. Un rapport étroit se développa entre eux. Là où quelqu'un d'autre aurait pu se sentir mal à l'aise et s'inquiéter de la façon dont ces célébrations *ad hoc* pouvaient s'inscrire dans le cadre plus large des pratiques de l'Église, le Pape Jean Paul II, lui, se montra à la hauteur de la situation.

Le 7 janvier 1982, suite à leur réunion annuelle, Kiko Argüello présenta à Jean Paul II un groupe de 300 catéchumènes provenant de plus de soixante-douze communautés du monde. Il expliqua au Pape qu'il avait exigé du groupe qu'il prononçât un serment de fidélité au Pontife, leur demandant : « Reconnaissez-vous en l'évêque de Rome, Pierre, la pierre sur laquelle le Christ a fondé son Église ? » et « Promettez-vous obéissance et fidélité à Pierre et à tous les évêques de l'Église qui sont en communion avec lui ? ». Tous, assura-t-il au Souverain Pontife, avaient prêté serment.

De plus, poursuivit-il, tous avaient accepté de mettre leur vie au service de l'Église, « pour contribuer à étendre le renouveau impulsé par le Concile Vatican II en avançant sur le Chemin néo-catéchuménal qui renouvelle le baptême des chrétiens ». En signe de confirmation solennelle de ce serment, il déclara : « C'est pourquoi, Père, je souhaiterais en leur nom – si vous me le permettez – m'agenouiller devant vous, en compagnie de tous ces frères, en signe de notre totale fidélité à Pierre ».

La signification d'un tel geste, accompli par un mouvement catholique florissant tel que le Chemin NC, n'échappa certainement pas au Pape ; à cette époque, il tentait en effet de contenir la vague croissante des dissidents qui prenaient leurs distances par rapport à l'enseignement traditionnel, tout particulièrement l'opposition des membres des ordres religieux, y compris parmi les plus éminents théologiens.

Au cours du catéchuménat, chaque communauté rend visite à Rome pour prêter le serment de loyauté au successeur de Pierre, devant sa tombe. Le Pape Jean Paul II avait dit à un groupe de Madrid qu'il avait reçu en audience privée en mars 1984 : « Je vous remercie d'être venus rendre visite à la tombe du premier Apôtre, ce qui est un acte de soumission (adhésion) au successeur de Pierre, garantie de fidélité ecclésiastique ». Une autre fois, le Pape fit de cette visite « le pèlerinage principal de la chrétienté du vingtième siècle » ! Mieux encore, plus tard dans la même décennie, le Vatican franchissait le pas et obligeait le clergé à prêter serment de loyauté envers le magistère ; cette décision était sans précédent et fut des plus controversées.

Il est un autre aspect du mouvement qui présente un intérêt vital pour le Pape : il le décrivit, dans un style tout aussi flamboyant, lors d'une cérémonie du Dimanche des Rameaux, le 27 mars 1988. Les milliers de jeunes du Chemin NC qui venaient d'assister aux troisièmes JMJ furent reçus par le Pontife dans l'immense salle d'audience Paul VI. Les séminaristes de Redemptoris Mater, le séminaire NC à Rome, entrèrent en procession ; ils portaient une statue grandeur nature du Christ crucifié. Sculptée dans du bois, c'était une offrande de la communauté d'Équateur.

Une fois que la sculpture, une des préférées de Kiko, eut été installée face à l'assemblée, Kiko poursuivit en proclamant le message NC de la "croix glorieuse", terminant par ces mots : « Qu'y a-t-il d'autre à faire que d'amener cette eau dans le désert du monde ? ».

A ce moment, il lança la méthode typique du Chemin NC pour susciter des vocations au sacerdoce ou à la vie religieuse. Tous les jeunes hommes qui se sentaient appelés à la vie sacerdotale et toutes les jeunes femmes qui se sentaient appelées à une vie religieuse cloîtrée furent invités à faire un pas en avant et à s'agenouiller devant le Pape. Il furent soixante-cinq à répondre à l'appel.

Alors que beaucoup de catholiques mettraient en doute le bien-fondé de pareille méthode, la considérant plus appropriée pour une campagne d'évangélisation que pour un engagement qui lie pour toute la vie, le Pape l'avalisa dans son discours qui suivit cette façon de faire inhabituelle, en déclarant : « En fait, si un jeune homme ou une jeune fille peuvent se présenter devant tous et dire devant tous et devant le Christ "Voyez, je suis à vous", cela signifie que Dieu vous aime et qu'Il vous appelle à lui ».

L'urgence qu'a pour lui cette question des vocations est confirmée par les mots suivants : « Les vocations religieuses et les vocations sacerdotales sont la preuve de la catholicité authentique des églises et des paroisses locales [...] Je laisse parler mon cœur ».

Le journaliste NC Giuseppe Gennarini fit un compte rendu de cet événement, paru dans le quotidien catholique *Avvenire* deux jours plus tard, et résuma très justement ce beau geste en ces mots : « 65 dirent "Me voici" ».

Les familles de missionnaires sont une des nouveautés proposées par le Chemin NC ; elles ont été envoyées aux quatre coins du monde depuis le début des années 80 sous forme d'équipes de catéchistes itinérants. Les *focolarini* ont eux aussi leurs familles FOC et CL a également lancé ses couples de missionnaires ; mais le phénomène prend toute son envergure au sein du Chemin NC.

Le 28 décembre 1986, ils invitèrent astucieusement le Pape, lui demandant d'"envoyer" la première fournée de 20 familles. Le Pape célébra une messe à Castel Gandolfo au cours de laquelle il remit aux familles "leur croix de missionnaire". Une nouvelle tradition naissait. Le Pape "envoie" désormais chaque année de nouvelles familles NC lors de la fête de la Sainte Famille, ou à une date proche de cette fête.

Le 30 décembre 1988, jour de cette même fête, le Pape fit une visite au centre international du mouvement, à Porto San Giorgio, à Ascoli Piceno, tout près de la côte adriatique. Là, sous le dôme géodésique du

centre NC, une messe fut concélébrée par un grand nombre de prêtres NC, tous barbus, et une douzaine d'évêques. Le Pape remit la croix de missionnaire aux soixante-douze familles présentes (rien que cela !) et condamna fortement les atteintes aux droits de la famille : « Aujourd'hui, on fait de gros efforts pour normaliser ces destructions, pour les légaliser ; des destructions profondes, et à grande échelle, de l'humanité ». Sans risque de se tromper, on peut dire que le Pape faisait allusion aux propositions de lois qui ont été les plus farouchement contestées par le Vatican – propositions de lois légalisant le divorce, l'avortement et l'homosexualité. A ses yeux, la défense de cette cause était « la plus importante et la plus fondamentale des missions de l'Eglise ; pour le renouveau spirituel de la famille, de l'homme, et des familles chrétiennes dans chaque peuple, chaque nation, et tout particulièrement peut-être dans le monde occidental, plus avancé, plus marqué par les signes et les bienfaits du progrès, mais aussi par les vices inhérents à ce progrès unilatéral ».

L'importance que le Pape confère aux familles NC de missionnaires est confirmée par l'allusion qu'il y fit dans le rapport officiel qu'il rédigea à la suite du synode sur les Laïcs de 1987, *Christifideles laici* : « Même les couples mariés de chrétiens offrent, à l'image d'Aquila et Priscille (cf. Actes 18 ; Rom. 16, 3 et suivantes), le témoignage reconfortant d'un amour passionné pour le Christ et l'Eglise, par leur précieuse présence dans des pays de mission ».

Peut-être ne s'agit-il que d'une simple coïncidence si ce document, tant attendu, ne fut publié que le 30 décembre 1988, le jour de la Fête de la Sainte Famille, le jour même où le Pape officiait aux cérémonies NC à Porto San Giorgio ?

Ces événements et leur mise en scène savamment orchestrée, qui a attiré l'attention sur les chevaux de bataille personnels de Jean-Paul II, ont eu l'effet escompté : ils ont relevé le prestige du mouvement aux yeux du Pape. En retour, ils ont fait de lui le meilleur défenseur du mouvement dans les nombreux conflits auxquels il doit faire face partout et à tous niveaux de l'Eglise. De façon éhontée, le mouvement s'est servi de ce soutien mais il reste à peine en deçà de la vérité lorsqu'il prétend, face aux laïcs et aux évêques, qu'il a été « envoyé par le Pape ». Systématiquement, ils ne voient le Pape que par rapport à eux et se servent de ses paroles comme d'un aval. Leur tendance à l'appropriation apparaît de façon évidente : ils bénéficient de ses faveurs et, de ce fait, se l'approprient.

C'est le père José Guzman qui l'attesta avec la plus grande impudence lorsque je l'interviewai en 1989. Dirigeant du Chemin NC au Royaume-Uni, il me montra une copie du compte rendu rédigé par le

Pape sur le synode pour les Laïcs de 1987, *Christifideles laici*. Il y avait souligné les passages que, d'après lui, Kiko Argüello aurait suggérés au Saint-Père ! Un incident, survenu le 2 novembre 1980 au cours de la visite du Pape à la paroisse des Martyrs canadiens, est encore plus révélateur. Répondant à un discours de Kiko Argüello au sujet de son chemin spirituel et de la mise au point du Chemin NC, le Pape prononça un discours à l'attention des communautés NC de la paroisse et dans lequel il fit référence à « l'enthousiasme pour le mouvement » de Kiko Argüello.

A ce moment, la voix d'une femme retentit, devant la police et les gardes du corps médusés : « Père, ce n'est pas un mouvement, c'est un Chemin ».

Le mot "mouvement" revenant une nouvelle fois dans le discours du Pape, cette même voix se fit entendre une nouvelle fois.

Après que la voix eut protesté une troisième fois, le Pape rétorqua, irrité : « Il est en mouvement, n'est-ce pas, donc c'est un mouvement ».

La trouble-fête n'était autre que la redoutable Carmen. Si elle s'est permise de corriger le Pape sur pareil point de détail, on peut se demander jusqu'où pourraient aller les fondateurs pour défendre des aspects plus fondamentaux de leurs croyances.

A partir d'une série d'interviews que Jean Paul II avait accordées à des membres de CL au début des années 80, Mgr Giussani développa toute une théorie sur la place des mouvements ecclésiaux dans l'Eglise, qui donna lieu au néologisme "mouvementisme". Les mouvements sont décrits comme "essentiels" à la vie du chrétien, comme « une façon certaine d'accomplir aujourd'hui la réactualisation de la relation entre Dieu et l'homme, à savoir le Christ. C'est la façon dont le fait chrétien et son appropriation mystérieuse dans l'histoire, dans l'Eglise, ont croisé le chemin de votre vie, vous paraissant convaincants, persuasifs, ouvrant des horizons, éducateurs, porteurs d'une vérité existentielle ».

Ce sont les propres déclarations du Pape devant les prêtres de CL en septembre 1987 qui ont inspiré ces mots : « La grâce sacramentelle s'exprime, se canalise en s'incarnant concrètement dans des formes historiques par le biais des charismes distincts qui reflètent chaque fois un tempérament et une histoire personnels ».

Giussani ne fait qu'amplifier les paroles du Pape en déclarant : « Le Christ touche l'individu d'une façon convaincante, active et efficace dans l'histoire par la rencontre de Sa grâce et d'un tempérament personnel [i.e. celui du fondateur d'un mouvement particulier ; Giussani lui-même par exemple] qui propose Sa réalité de façon convaincante et captivante ».

Expliquées très clairement par Mgr Giussani, les paroles du Pape affirmant que l'existence des mouvements concerne tout le monde, ont des conséquences alarmantes puisqu'elles font des catholiques qui n'appartiennent pas à un mouvement de mauvais chrétiens. De plus, elles privent, en fait, les évêques de tout rôle pastoral dans leur diocèse, puisque les mouvements reçoivent leurs directives d'ailleurs.

Si Jean Paul II a donné aux mouvements un appui décisif, convaincu qu'il est, contrairement à beaucoup d'évêques, qu'ils « ont et auront une importance capitale pour l'avenir de l'Eglise », les mouvements lui ont renvoyé la balle en conférant un nouveau sens à la papauté. « Les mouvements », déclare Mgr Giussani, « [...] ont été pleinement compris et appréciés à leur juste valeur par le magistère pontifical ».

Le cardinal Josef Ratzinger a lui aussi reconnu l'intérêt de faire de la papauté le champion des nouveaux mouvements. D'après Ratzinger, l'Eglise catholique a tout à coup embrassé le pluralisme – sous les espèces du pluralisme des mouvements. Seuls les évêques vieux jeu sont trop conservateurs pour l'accepter. « Même aujourd'hui, » dit Ratzinger, « nous voyons que certains types de mouvements ne peuvent se plier aux exigences épiscopales mais, théologiquement et pratiquement, prennent appui sur la primauté du Pape ».

Ratzinger et l'évêque Cordes ont enchaîné en développant une théorie prônant une plus grande centralisation romaine, en prenant appui sur les mouvements pour étayer leur argumentation. La "Communio" dans l'Eglise, discours prononcé par Cordes lors de la deuxième conférence épiscopale sur les mouvements ecclésiaux en mars 1987, en est l'expression la plus claire.

D'après Mgr Cordes, la papauté sauve l'Eglise « des tendances absolutistes des églises locales ». Sous l'actuel pontificat, nous assistons à la défense du pluralisme. Naturellement, cette notion est à prendre au sens que le Cardinal Ratzinger lui donne, à savoir non pas la signification communément admise suggérant la diversité des idées, mais celle désignant plutôt la diversité des structures représentées par les mouvements.

Mgr Cordes invoque comme parallèles historiques la papauté de Grégoire VII (1073-85) et l'essor des ordres mendiants, à savoir les Franciscains et les Dominicains, au treizième siècle – périodes qui, d'après Cordes, sont d'un « intérêt de premier ordre » pour la situation actuelle. Il cite un article du cardinal Ratzinger sur *Le Pluralisme en tant que question pour l'Eglise et la théologie*, dans lequel le Cardinal Ratzinger affirme que « les deux influences majeures qui permirent l'épanouissement de la doctrine de la primauté – la lutte pour libérer l'Eglise de l'emprise de l'Etat en Occident sous Grégoire VII (en 1085) et la contro-

verse relative aux ordres mendiants au 13ème siècle – ne résultent pas d'une volonté d'unifier mais de tendances pluralistes fortes ».

Il explique que dans les ordres mendiants, les moines n'étaient plus confinés dans des monastères mais passaient librement d'un diocèse à l'autre et ne dépendaient plus des évêques mais recevaient leurs instructions de leurs supérieurs généraux, qui avaient directement prêté le serment d'allégeance au Pape. « Ce centralisme, ainsi remis en cause par les moines, avait naturellement des répercussions sur la conception de l'Eglise des fidèles en général : le ministère de Pierre en sortit grandi ».

Ainsi, l'argument basé sur l'importance de la papauté pour les mouvements est-il utilisé pour justifier un modèle de pouvoir pontifical qui s'inspire des excès du Moyen Age.

Les parallèles historiques utilisés par les défenseurs du nouvel ultramontanisme pour étayer leurs arguments sont assez extraordinaires. Grégoire VII et Innocent III (1198-1216), qui a approuvé l'ordre des Franciscains, se sont rendus coupables des pires abus du pouvoir pontifical qu'ait jamais connu l'Eglise catholique. Il est étrange de voir Grégoire VII associé aux péripéties de l'histoire des ordres mendiants au treizième siècle, et encore plus étrange que Cordes le cite comme un exemple d'une « portée extrême » pour l'heure actuelle. Il s'est en premier lieu rendu célèbre pour avoir affirmé la juridiction du Pape non seulement sur les questions spirituelles mais aussi sur les matières temporelles, et pour avoir excommunié et humilié Henry IV, empereur du Saint Empire. Grégoire VII revendiquait pour le Pape des pouvoirs démesurés : « Que le Pape est le seul dont les pieds doivent être baisés par tous les princes [...] Qu'il peut destituer des empereurs [...] Que le Pape peut délier le serment prêté par les vassaux à des hommes injustes [...] Que personne ne peut le juger [...] Que l'Eglise romaine n'a jamais erré et que, d'après le témoignage des Saintes Ecritures, elle n'errera jamais jusqu'à la fin des temps »³. Mécontent de son titre de "Vicaire du Christ", Innocent III s'attribua le titre de "Vicaire de Dieu".

Cette vision de la papauté cadre-t-elle avec le mandat que le Pape a donné aux nouveaux mouvements : la "Nouvelle Evangélisation", la création d'une Europe unie « de l'Atlantique à l'Oural », la nouvelle chrétienté, non seulement sur le plan spirituel mais aussi dans le domaine temporel ? Cordes et Ratzinger peuvent-ils suggérer sérieusement le retour à ce modèle de papauté ?

Les mouvements ne se sont pas contentés de conférer un nouveau

3) *The Limits of the Papacy (Les Limites de la Papauté)*, Patrick Granfield, The Crossroad Publishing Company, 1987, New-York.

lustre idéologique à la primauté. Ils manifestent leur dévotion au Pape par de nombreux signes tangibles – tout en marquant des points par la même occasion. Les magazines et autres publications de CL et de Focolare défendent à cors et à cris les enseignements les plus impopulaires du Pape Jean Paul II. Ils l'ont soulagé des soucis que lui causait l'Europe de l'Est en renforçant leur présence là-bas depuis la chute du communisme. Ensemble, ils exaucent le vœu du Pape de partir en croisade contre les sectes – bien sûr, pas celles existant dans l'Eglise catholique ! Focolare organise d'immenses réunions très médiatisées où le Souverain Pontife est toujours présenté comme l'invité d'honneur. Le Chemin NC suscite des vocations presque aussi nombreuses que la progéniture de ses adeptes et conforte le Pape dans son aspiration à une nouvelle chrétienté grâce à l'évangélisation des régions "déchristianisées" d'Europe et du monde. CL, qui avait défendu le point de vue catholique dans l'arène politique avant d'être éclaboussé par les scandales italiens de pots-de-vin, demeure le groupe d'experts traditionalistes qui a la confiance du Vatican. Rocco Buttiglione, l'ancien philosophe attiré de CL, a appris le polonais afin de pouvoir lire les premiers écrits du Pape dans leur langue originale et est à la fois conseiller du Pape et chef du Partito Popolare Italiano (PPI), le successeur de la Democrazia Christiana. Conjointement à l'évêque CL Angelo Scola, il est un des inspirateurs de l'encyclique de Jean Paul II *Veritatis splendor* (1993), très controversée sur le plan moral, bien qu'on ait dit que la version originale, connue grâce à certaines fuites, était si sévère qu'on a dû y mettre un bémol avant de la publier. Mais peut-être que l'impact le plus marquant des mouvements sur le style du pontificat consiste dans le rôle qu'ils ont joué dans la création d'une nouvelle forme d'activité pontificale qui touche les masses – les Journées Mondiales de la Jeunesse — une réplique directe aux techniques d'évangélisation de masse des sectes protestantes.

Jean Paul II a pu tester ses déclarations les plus réactionnaires sur les mouvements toujours enthousiastes. Avec leur nombre croissant d'hommes et de femmes laïques apparemment soumis ainsi que le cortège révélateur de prêtres et de religieuses, ce sont des caisses de résonance impressionnantes. Mais qu'en est-il des millions de catholiques qui n'appartiennent à aucun de ces mouvements et ne réagissent guère au message de l'actuel Pontife ? Il y a également les évêques, avec leur connaissance précise des besoins locaux, court-circuités par les mouvements qui, eux, suivent les directives de leurs centres italiens. Contrairement à l'image dessinée par le Concile d'églises locales florissantes en union les unes avec les autres et avec le Siège de Pierre, ce qui émerge est un véritable monstre : une sorte d'Eglise tentaculaire – avec autant de têtes que de bras. Et tous les signes indiquent que ce monstre se développe alors même que la crise paralyse le reste de la

diaspora catholique. L'emprise visible de ce nouveau modèle triomphaliste de l'Église a d'ores et déjà de quoi laisser pantois.